

Mots et Merveilles

Les pouvoirs de la parole

UPA Campus Hannah Arendt
19 et 26 novembre 2019 de 18h30 à 20h30

Joëlle Molina

Avec la participation de Madira Sardancourt, Jean Robert Alcaras, François Riether,
Laïla Commin Allié, Jacopo Pasquali.

Deuxième partie :

Notre parole, nous et les autres.

Je vais faire un résumé succinct de l'épisode précédent, dont le titre était *Au commencement : les pouvoirs de la parole*.

19 novembre 2019

Au commencement :

les pouvoirs de la parole

Avec Madira Sardancourt et Jean Robert Alcaras

J'ai tenté la dernière fois de poser les questions suivantes :

Au commencement (de la psychanalyse)

Le pouvoir de la parole dans le dispositif psychanalytique est-il un reste, une sorte de reliquat des croyances et des superstitions sur le pouvoir de la parole ? Est-il une survivance de pratiques magiques d'un autre temps, le temps d'avant la science ?

ou alors est-ce une tentative d'entrée dans le monde scientifique, dans la pensée scientifique d'un pouvoir de la parole qui aurait été avéré et constaté à maintes reprises, auquel on aurait donné des causes magiques ou diaboliques et que Freud aurait tenté de ramener dans le champ de la rationalité scientifique ?

Et question subsidiaire :

La crise de la psychanalyse est-elle le signe d'une crise des pouvoirs de la parole dans notre société ?

Comme je vous l'ai dit la dernière fois, je vous ai invités dans un labyrinthe ou plutôt peut-être, a contrario, un espace qui serait ouvert aux quatre vents.

Car de nombreuses approches peuvent être utiles pour éclairer la pratique psychanalytique de la parole et essayer de la comprendre.

Madira Sardancourt nous a parlé du pouvoir de la parole dans le Sanskrit.

Dans le sanskrit et la culture indienne classique, la parole est pensée comme un moyen de connaissance, comme une des voies vers l'absolu. Elle n'est pas séparée de la voix. Le pouvoir de la parole inclut le sens mais aussi les vibrations du souffle et le rythme de la voix.

Ce qui m'a passionnée, c'est cette précision extrême dans l'analyse des possibilités infinies de la voix humaine. Ce qui m'a intéressée : c'est d'entendre une pensée qui est en dehors de la séparation entre magique et scientifique, entre rationnel et irrationnel et même en dehors de la séparation entre conscient et inconscient. Je remercie encore Madira qui revient avec nous aujourd'hui pour m'aider à faire un commentaire de deux textes de l'Inde classique cités par Jacques Lacan.

Je remercie aussi Jean Robert qui nous a parlé de la philosophie de Hannah Arendt. Cette « philosophie des commencements » lie absolument *acte et parole* et cela dès le commencement de nos vies. L'acte a besoin de la parole et cette parole liée à l'action fait notre humanité. C'est un résumé vraiment bref et schématique mais vous pouvez retrouver les notes de Jean Robert sur le site de l'UPA, dans le compte rendu de la première séquence.

Ce qui m'a interrogée, c'est la construction d'une philosophie entière sur la métaphore de la naissance comme liée à la nomination par la parole. Donner le nom à la naissance étant, (dans nos contrées du moins) le premier acte accompagné d'une parole décisive. Tu t'appelleras ainsi toi qui vient de naître ou toi qui va naître.

Plusieurs personnes de l'assistance sont intervenues pour dire que cela ne se passait pas partout comme ça, et que la nomination était parfois différée ou redoublée après la naissance dans une seconde naissance.

Nous avons visité quelques mythes qui nous sont familiers, celui du Verbe créateur du monde, celui de Zacharie et de la nomination de son enfant nouveau-né Jean, celui du diable, de la

possession, des sorcières, nous avons évoqué les hystériques et ces paroles qui sortent de notre bouche malgré nous...

J'ai trouvé le débat qui a suivi très intéressant et je vous en remercie.

26 novembre 2019

Les pouvoirs de la parole, nous et les autres

avec Madira Sardancourt, François Riether, Laïla
Commin-Allié, Jacopo Pasquali

<https://youtu.be/OiatIMkrono>

Cette fois je serai en compagnie de Madira Sardancourt, Jacopo Pasquali, Laila Commin Allié et François Riether.

Et nous allons parler des pouvoirs de la parole vis-à-vis de nous-mêmes et des autres.

Les pouvoirs de la parole, nous et les autres

- Lacan et les pouvoirs de la parole dans la psychanalyse
- Peitho, la persuasion et l'éloquence (ou la rhétorique ?)
- Le performatif de John Austin et ses prolongements chez Pierre Bourdieu et Judith Butler.

Je vais proposer trois séquences :

- ❖ Lacan, le retour à Freud et la fonction de la parole dans la psychanalyse. Madira Sardancourt interviendra avec moi.
- ❖ La déesse Peitho, la persuasion et l'éloquence ou alors, la déesse Peitho l'amour et la rhétorique. Jacopo Pasquali et Laila Commin Allié nous apporteront leurs connaissances et leurs images
- ❖ Le pouvoir performatif de la parole de John Austin et ses prolongements chez Bourdieu et Judith Butler. François Riether nous donnera son point de vue.

Je vais repartir d'un avis qui nous a été donné la dernière fois par une de nos auditrices à propos de cette détestation de la psychanalyse dont j'avais dit que *Le Crépuscule d'une idole*¹ était le

¹ Michel Onfray. Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne. 2010. Grasset.

symptôme. Et en y repensant, je vais donner non pas une réponse mais un point de vue qui va nous ramener à cette question des pouvoirs de la parole.

Cette auditrice nous disait que la psychanalyse effraie parce qu'il y est question de l'intime de la sexualité. C'était aussi l'avis de Freud, il savait que les ennemis seraient nombreux du fait que la psychanalyse touche à la question de la sexualité de chacun.

Dans un monde où la sexualité avait été la porte d'entrée du diable dans les corps, on comprend que la sexualité ait pu être terrifiante. Lieu où le risque du péché et de la damnation étaient les plus grands.

C'est vrai,

La psychanalyse a mis à jour la question du sexuel et a affirmé, qu'il y a une sexualité des enfants, que le traumatisme sexuel dans l'enfance, peut être à l'origine de la névrose hystérique, que les rituels de pureté de la névrose obsessionnelle peuvent être en lien avec la culpabilité liée au risque de transgression des interdits sexuels, etc...qu'il y a donc une étiologie sexuelle des névroses. La clinique psychanalytique permet aussi de penser que s'il y a du normal et du pathologique, la frontière n'est pas totalement étanche entre les deux. Il n'y a pas d'un côté les fous et de l'autre les normaux ou non fous ou sains d'esprit, comme on voudra le dire.

On comprend que ces idées aient pu faire peur.

Les DSM

Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders
Manuel diagnostic et statistique des troubles mentaux

Mais, et voilà mon objection : il y a longtemps que la sexualité, au moins dans nos contrées, n'est plus tout à fait le diable. Je ne pense pas, par exemple, qu'elle ait été le diable pour les comportementalistes américains qui ont remanié totalement les dénominations internationales des maladies dans les années 1980 pour fonder les DSM III et IV dont je vous parlais la dernière fois. Je ne pense pas qu'elle ait été le diable pour ces psychiatres américains qui ont gagné la bataille du DSM III. Vous savez ce classement des maladies mentales qui fait qu'aujourd'hui on n'est plus névrosé de diverses manières, mais qu'on a des *troubles du comportement*.

Que sont les DSM et comment sont-ils devenus une machine de guerre contre la psychanalyse ?

Voici une chronologie des DSM. C'est-à-dire *Manuel diagnostic et statistique des troubles mentaux*. Nous allons voir que c'est une histoire de mots, de noms et de nomination.

D'abord : il y a ce glissement subtil de « maladie » ou « névrose et psychose » à « trouble ».²

Cette notion de « trouble » suppose qu'il y a du « non troublé », en fait du « normal ». Il y a une norme qui est troublée par une trouble. Et c'est ce « trouble » par rapport à une norme non troublée qu'il va s'agir de préciser.

² Il est à remarquer que Judith Butler pour contester l'idée de maladie liée au genre reprend elle aussi cette notion de *Trouble dans le genre, Gender Trouble*. Le titre, on l'entend bien joue sur une certaine ambiguïté. On ne sait pas bien s'il s'agit des troubles du genre dont nous serions atteints ou des troubles à propos du genre qui est un phénomène sociologique récent. Toujours est-il que Judith Butler reprend à son compte en la tordant un peu le terme utilisé dans les DSM : trouble.

Classifications des maladies mentales

- Premier manuel statistique, 1917 : 22 catégories -69 diagnostics
- La Standard, 1930 : 24 catégories - 85 diagnostics
- La Médical 203, 1943 : 10 catégories
- Le DSM I, 1952, inclut l'homosexualité comme déviation sexuelle. 106 diagnostics
- Le DSM II, 1968, 182 diagnostics Influence des psychanalystes
- Le DSM III, 1980, évacuation des références psychanalytiques et suppression de l'homosexualité des items
- Le DSM IV
- Le DSM V

Les pathologies de la sexualité y sont abondamment répertoriées, listées soigneusement. Pour la classification des désordres, ou troubles sexuels, On peut lire dans le DSM IV trois grandes catégories : les dysfonctions sexuelles, les paraphilies (ce sont donc les anciennes perversions) et les troubles de l'identité sexuelle.

Pour ceux que cela intéresse, un très beau livre ; *Le DSM-ROI* de Michel Minard paru en 2013 aux éditions Ères sous-titré : *La psychiatrie américaine et la fabrique des diagnostics* fait le récit de la constitution de cette nouvelle taxonomie de la folie, des maladies mentales ou des troubles mentaux comme on voudra.

Il raconte surtout les crises théoriques qui ont agité la profession.

Il raconte la visite de Freud aux États Unis en Août 1909 et la constitution de la psychanalyse en Amérique ; William James le pragmatiste dont nous parlera peut-être tout à l'heure François Riether l'accueillait et ses élèves ont été parmi les premiers psychanalystes américains, le livre de Minard raconte aussi la prépondérance de la théorie psychanalytique dans les premières classifications internationales des maladies mentales, les DSM I et II. Il raconte la prise de pouvoir des comportementalistes associés à l'industrie pharmaceutique à l'intérieur de l'association psychiatrique américaine qui a mené à la constitution du DSM III puis à sa diffusion internationale qui a été avant tout une grande opération de langage. Cette opération de langage a totalement modifié la face de la psychiatrie.

Cette association entre les auteurs du DSM IV et les firmes pharmaceutiques ont eu pour résultat en particulier une mode qui est en train de passer un peu, la prescription de Ritaline pour les enfants diagnostiqués « hyperactifs ». Je veux dire que l'invention du concept était dès l'origine couplé à l'idée qu'une molécule pouvait guérir les enfants de cette pathologie nouvellement conçue.

Cette classification est passée complètement dans les mœurs du temps. C'est cette classification qui fait qu'aujourd'hui on est *dys*, *hyperactif*, qu'on a des *troubles de l'attention*, qu'on a des *TOCS* etc. ... Les enfants vous disent eux-mêmes qu'ils sont dys ou qu'ils ont des troubles du comportement, ou en tous les cas, que ce qui ne va pas chez eux, c'est le comportement. Ils se situent ainsi du point de vue d'un observateur d'eux-mêmes et ont du mal à dire ce qui les met tant en colère, par exemple quand ils font des crises de rage et ce qui s'ensuit...

La bataille de l'homosexualité

Ce qui est passionnant dans cette histoire, et va dans le sens de ce que j'essayais de dire tout à l'heure (ce n'est pas le problème de la sexualité qui fait rejeter aujourd'hui la psychanalyse) c'est que le tournant de la classification a eu pour enjeu la suppression de l'homosexualité de la liste des pathologies mentales.

Ce que Minard (l'auteur du *DSM ROI*) appelle *La bataille de l'homosexualité* :

Un certain nombre de psychanalystes américains appartenant à la Société internationale de Psychanalyse défendaient en 1970 l'idée de considérer l'homosexualité comme une maladie psychique.

Elisabeth Roudinesco considère que "l'homophobie" de cette association est le « déshonneur de la psychanalyse ». Cette société a refusé jusqu'en 2003 d'accepter en son sein les psychanalystes homosexuels !

En France, cette situation n'existe pas et la séparation d'avec la psychanalyse adaptative américaine a eu lieu en 1953 pour les psychanalystes qui ont démissionné en même temps que Lacan de la société psychanalytique de Paris inféodée à la psychanalyse américaine. (J'y reviendrai tout à l'heure)

Aux États unis, en 1970, Les associations d'homosexuels faisaient pression pour défendre le retrait de l'homosexualité de la liste des pathologies mentales, soutenant ainsi les psychiatres non-psychanalystes contre les psychanalystes. Une parole collective d'une minorité est parvenue à se faire entendre.

L'empowerment avant la lettre dont nous parlait Jean Robert dans son cours sur ce sujet.

On peut le retrouver ici :

<http://upavignon.org/wp-content/uploads/sites/24/2019/11/DIAP0-Cours-JRA-UPA-5-Nov.pdf>

En France, au moment de la loi sur le mariage pour tous, vous avez eu quelques psychanalystes pour hurler avec les loups. La psychanalyse ne vaccine personne.

Et au moment de la loi sur la PMA pour toutes, nous avons eu une nouvelle offensive ou selon le point de vue, une nouvelle résistance de quelques psychanalystes aussi dont Michel Onfray se fait le témoin.

Il affirme que « *La théorie du genre prépare le transhumain, objectif final du capitalisme* »

Voilà ce qu'il dit lors d'une interview dans la revue *Famille chrétienne*.

Après avoir affirmé qu'étant lui-même père adoptif, il n'avait rien contre la filiation d'intention, il ajoute...

« *J'ai assez bataillé contre la métapsychologie de la psychanalyse freudienne pour pouvoir dire que je me retrouve dans le combat de certains*

psychanalystes qui s'opposent à cette disparition du père soit dans la promotion d'un double père soit dans celle d'une double mère. »

Vous voyez l'orateur, il ne dit pas deux pères ou deux mères, il dit *double, double père* ou *double mère*, comme ça l'un des deux est en double ! et l'un des deux est de trop, l'un des deux fait double emploi...

Tout ceci veut dire que même lorsque Michel Onfray est en accord avec quelques psychanalystes, je ne parviens encore pas à être d'accord avec lui.

Vous voyez ce sont des idées qui se promènent. Mélanger le transhumanisme et l'accès des homosexuelles à la PMA...

Après ce détour, je vais revenir à la question de notre auditrice. Du moins telle que je l'ai entendue.

La psychanalyse effraie-t-elle encore parce qu'il y est question de l'intime de la sexualité ? Probablement encore un peu mais à mon avis pas seulement.

La fonction symbolique

On a beaucoup insisté sur la question de la sexualité dans l'œuvre de Freud, mais pas assez sur le fait que la sexualité humaine est tressée, mêlée, organisée par la parole et le langage.

Car nous sommes, nous les êtres humains dotés d'une fonction symbolique.

L'être humain est doté d'une fonction symbolique, cette fonction est celle qui préside au langage, qui fait que les mots et les choses ne se recouvrent pas exactement, que le mot n'est qu'une représentation de la chose, que la parole permet d'inventer des fictions et des fictions qui nous reliait à nous-mêmes et aux autres.

Et je me demande si ce n'est pas plutôt cet aspect, ce fait, le fait de la fonction symbolique de l'homme dont la manifestation la plus courante est la parole, la prise de parole, je me demande si ce n'est pas ce fait de la fonction symbolique, comme spécifique de l'homme, qui est rejeté à travers le rejet actuel de la psychanalyse.

Le mise en question actuelle de la psychanalyse se situerait dans une crise plus générale de la parole ou si on préfère de la fonction symbolique.

Quand je dis crise, je veux dire débats passionnés. Comme c'est le cas au sein de la profession, mais je pense que ces débats débordent la sphère de la psychiatrie. Nous y reviendrons peut-être.

Donc le psychanalyste est essentiellement un praticien de la fonction symbolique et ce constat, c'est Lacan qui le fait en 1953 lorsqu'il cesse d'appartenir à la Société Psychanalytique de Paris elle-même inféodée à la Société internationale de Psychanalyse dont je viens de dire les positions réactionnaires en matière d'homosexualité.

Ces histoires de scission sont très complexes si on en fait l'histoire par le détail, mais plus simples quand on en comprend les enjeux idéologiques.



LACAN

L'évolution de la psychanalyse en France dans l'après seconde guerre mondiale ne peut être détachée de Jacques Lacan. Sa voix porte dans les années 70 à 80 autant que celle de Michel Foucault ou Gilles Deleuze. Ses séminaires attirent un très nombreux auditoire.

La manière de proférer sa parole est tout à fait remarquable. Comme l'était celle de Deleuze dont on a un peu l'écho quand on entend Philippe Mengue. C'était la manière de ces années-là. Elle a son efficacité.

L'enseignement de Lacan a été essentiellement oral. Et tous ses séminaires sont des retranscriptions.

Chacun se rendait au séminaire de Lacan avec un bloc note ou mieux avec un petit enregistreur à bande et on trouve sur internet le son des séminaires de Lacan que quelques-uns de ses élèves ont pris la peine de livrer sur la Toile.

On peut entendre ici Lacan en Belgique aux prises avec un jeune contestataire en 1972 ; alors qu'il parle de *L'être et le langage*.

<https://youtu.be/OiatlMkrono>

Madira Sardancourt apporte son témoignage du séminaire de Lacan auquel elle a assisté : elle dit comment la parole entendue de Lacan lui était apparue claire et facile à comprendre et combien le même texte écrit lui était apparu difficile d'accès.

L'enseignement de Lacan est donc avant tout une parole, avec son rythme et ses scansions, ses étranges intonations, ses raclements de gorge et ses bruits de glotte.

Il ne se pressait pas, on avait le temps d'entendre et de penser.

On ne connaît de lui qu'un seul écrit, intitulé justement *Écrits*, tout simplement. Le livre a été édité en 1966. Il y a deux tomes *Écrits I* et *Écrits II*.

Le discours de Rome

Dans ce recueil de textes, on trouve un texte daté de 1953 et intitulé : *Le discours de Rome* il a comme sous-titre : *Fonction et champ de la parole et du langage dans la psychanalyse*.

Il s'imposait donc que j'en parle ici.



Françoise Dolto et Jacques Lacan

C'est un texte qui fait rupture et qui se situe à un moment de la démission de Jacques Lacan et Françoise Dolto (pour ne citer que les plus connus) de la *Société Psychanalytique de Paris*.

La scission se fait sur la question de la formation des analystes. Les scissionnaires, pour le dire vite, refusent une psychanalyse à visée adaptative, celle prônée par la *Société Internationale de Psychanalyse* à laquelle la *Société Parisienne* se soumet.

Les scissionnaires créeront bientôt la *Société Française de Psychanalyse*.

Le discours de Rome (sous-titré *Champ et fonction de la parole et du langage dans la psychanalyse*) est un texte fondateur, le texte qui annonce ce que Lacan appelle *le retour à Freud*. C'est-à-dire le retour à une lecture de Freud plutôt que de ses commentateurs.

Jacques Lacan y est très critique et y dénonce l'aversion que les psychanalystes eux-mêmes, ses contemporains, ont fini par éprouver à l'encontre des fonctions de la parole dans la psychanalyse.

Il y dénonce *l'ego psychologie* dans laquelle ont sombré les psychanalystes américains, le behaviorisme auquel adhèrent les psychiatres américains et l'influence délétères de ces deux courants sur la psychiatrie et la psychanalyse en France.

Lacan rappelle et martèle dans ce texte que les psychanalystes sont des praticiens de la fonction symbolique. Et pourtant dit-il « *Les psychanalystes ont tendance à abandonner eux-mêmes les fondements de la parole* ».

Ce sont des professionnels de la parole et ils négligent ce fait. Ils négligent d'en étudier les conséquences.

Un des refrains de Lacan était que les psychanalystes eux-mêmes avaient pris en grippe la parole dans la cure analytique. Et pourquoi cela ? parce qu'ils ne lisaient plus Freud, mais qu'il se contentaient de lire des commentateurs de Freud.

Voilà comment Lacan décrit, dans ce texte dit le *Discours de Rome*, le dispositif de la cure analytique :

« Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. L'évidence du fait n'excuse pas qu'on le néglige. Or toute parole appelle réponse. »

Nous montrerons qu'il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur, et que c'est là le cœur de sa fonction dans l'analyse. »

Et plus loin :

« Le seul objet qui soit à la portée de l'analyste c'est la relation imaginaire qui le lie au sujet en tant que moi et faute de pouvoir l'éliminer, il peut s'en servir pour régler le débit de ses oreilles, selon l'usage que la physiologie, en accord avec l'Évangile, montre qu'il est normal d'en faire, des oreilles pour ne point entendre, autrement dit pour faire la détection de ce qui doit être entendu. »

« La psychanalyse c'est l'assomption par le sujet de son histoire, en tant qu'elle est constituée par la parole adressée à l'autre, qui fait le fond de la nouvelle méthode à quoi Freud donne le nom de psychanalyse, non pas en 1904, mais en 1895. »

On peut y reconnaître une conception du transfert. Le dispositif de la cure, c'est la parole du patient, l'oreille de l'analyste et le transfert.

« Si le psychanalyste ne reconnaît pas et n'admet pas ce fait, il peut en venir (comme les comportementalistes) à analyser le comportement du sujet pour y trouver ce qu'il ne dit pas. Mais pour en obtenir l'aveu, il faut bien qu'il en parle. »

Si on lit les trois livres les plus connus de Freud, la Science des Rêves, la Psychologie de la vie quotidienne, Le Mot d'esprit et si on les ouvre à n'importe quelle page, on tombe inévitablement sur le maniement des mots, sur des équivalences verbales.

Ce que pense et dit Lacan : c'est que *Freud devançait la linguistique*.

Pour Lacan, toute l'œuvre de Freud est à déchiffrer à travers une grille linguistique qui n'a été inventée qu'après lui.

C'est ce travail que va faire Lacan, il va déchiffrer l'œuvre de Freud avec la linguistique, mais aussi avec l'ethnologie, mais aussi avec la mythologie, mais aussi avec ce qu'il appelle les disciplines affines ..

Pour Lacan, *l'inconscient est structuré comme un langage*, c'est-à-dire pour le dire vite qu'on trouve lorsqu'on analyse les rêves les mêmes règles de fonctionnement que celles qui régissent les langues ordinaires, les langues effectivement parlées. Par exemple, Le déplacement (dont

parle Freud dans l'analyse des rêves) étant assimilable à la métonymie et la condensation (dont parle Freud dans l'analyse des rêves) à la métaphore.

Lui et Françoise Dolto font aussi une critique de la psychanalyse d'enfants, Mélanie Klein pour son dogmatisme et ses interprétations œdipiennes à l'emporte-pièce, Anna Freud pour sa confusion entre psychanalyse et éducation.

Lacan remarque qu'autour de la psychanalyse des enfants, les chercheurs s'intéressent aux structurations préverbaux, comme si l'enfant était hors du langage et de la parole tant que lui-même ne parle pas. Lacan préfère Sandor Ferenczi⁴ et son livre sur *La confusion des langues entre les adultes et l'enfant*. Notion dont Dolto tirera une grande partie de sa pratique.

Un des élèves de Lacan, Gilles Lapouge⁵ rapporte ces paroles de Lacan qui aurait pu aussi être dites par Françoise Dolto.

« Un enfant se cogne contre une table, disait Lacan, et l'on va vous dire que cette expérience lui apprend le danger des tables ; Eh bien, c'est faux. Quand l'enfant heurte une table, ce n'est pas devant la table qu'il est placé, mais devant un discours que font immédiatement ses parents. De même pour chacun de ses gestes. L'enfant est environné, submergé, noyé dans un immense discours. C'est dans le langage qu'il se développe. Le sujet est constitué par le langage et non le contraire. »

C'est ce que Lacan dit dans la petite vidéo avec cette histoire d'être parlant qui devient le parlant et donc est l'être parce qu'il est parlant et non le contraire. (<https://youtu.be/OiatlMkrono>)

Lui et Françoise Dolto parlaient volontiers du bain de langage, l'enfant dès sa naissance et même avant est dans un bain de langage.

Expérimentation sur les effets de la voix de la mère

Ce n'était pas si bête et après une période d'incrédulité, maintenant que la psychanalyse est (pour un temps) passée de mode, on fait aujourd'hui des recherches en neuro-imagerie cérébrale pour montrer que l'enfant distingue et reconnaît la voix de sa mère entre toutes.

Ce qui prouve au moins la réceptivité de l'enfant à la voix des adultes qui l'entourent.

On étudie aussi l'écoute qu'ont les enfants des sons de leur langue maternelle. On avait vu cela dans le film de Nurith Aviv⁶ : *Poétique du cerveau*.

Mais on fait aussi d'étranges expérimentations : d'après la journaliste Florence Rosier qui écrit dans le journal *Le Monde* un article intitulé *Pour le nourrisson la parole est aussi indispensable que les aliments qu'il ingère* dans lequel elle rapporte l'expérience suivante

« En 2015, une équipe de l'Université de Harvard fait une étude sur 40 grands prématurés. La moitié écoutent chaque jour pendant 3 heures un enregistrement de la voix de leur mère couplée aux battements de son cœur. Les vingt autres n'ont entendu que les bruits de la salle de réanimation.

⁴ Sandor Ferenczi : *La confusion de langue entre les adultes et l'enfant*. Petite Bibliothèque Payot. Rééd 2016

⁵ Pour en savoir plus sur Gilles Lapouge et son témoignage sur la pensée de Lacan : <http://www.psychasoc.com/Textes/Entretien-avec-Gilles-Lapouge>

⁶ Voir un extrait ici : <https://vimeo.com/171760099>

Dans le groupe qui entendait la voix maternelle, le cortex auditif était plus épais après trente jours. Et l'apprentissage du langage ainsi que le développement cérébral étaient significativement meilleur après 15 mois. »

J'ai vérifié l'article existe bien. Il y en a même plusieurs. Claude Soutif m'a aidé à le traduire.

Je trouve étonnant qu'on s'étonne des résultats d'expériences de ce type alors que la relation précoce mère-enfant a été documentée par des approches cliniques depuis au moins un siècle. Que les premières observations des psychanalystes d'enfant ont porté sur l'hospitalisme, c'est-à-dire une sorte de dépression que les nourrissons faisaient quand ils étaient hospitalisés trop longtemps et laissés seuls dans leur lit. Ce qui a fait que la présence des parents est maintenant souhaitée dans les services de pédiatrie.

Mais, ici, dans cette expérience, quel est l'enjeu : on veut montrer concrètement, en mesurant et en pesant que la parole de la mère, ici la voix seule et la voix enregistrée, a un effet physique, a un effet charnel sur le développement de l'enfant. Voilà, on veut montrer que la voix de la mère agit comme directement sur la réalité du corps de l'enfant. Comme directement. Mais une question fondamentale se pose : peut-elle agir sans l'enfant, sans l'être de l'enfant ? Le corps de l'enfant est-il de la cire molle qu'on peut modeler à son gré ?

Et puis une objection :

ce n'est peut-être pas la voix de la mère qui agit sur le corps, c'est l'enfant qui se sent mieux dans son corps quand sa mère est là et se sentant mieux tout va mieux. Y compris l'épaisseur de son cortex auditif, vu qu'il n'est pas séparé de la voix de la mère qu'il entendait in utero. Peut-être est-ce la privation de la voix de la mère qui modifie le cortex auditif des enfants privés d'elle. On a déjà observé les effets délétères d'une séparation précoce entre la mère et son enfant, si un maternage autre ne vient pas y suppléer...

Mais bon, même Freud serait probablement content de voir ces expériences se faire.

Voici ce que l'on lit en page 3 de *Traitement Psychique* dont j'avais déjà lu un passage la dernière fois.

« Sans doute la médecine moderne avait-elle suffisamment l'occasion d'étudier le rapport indéniable entre le corps et le psychisme, mais elle ne manquait jamais, alors de présenter le psychisme comme déterminé par le corps et dépendant à son égard.... La relation entre le corps et le psychisme est un rapport d'action réciproque, mais l'autre aspect de cette relation, l'action du psychisme sur le corps, ne fut guère en faveur auprès des médecins dans les premiers temps. Ils semblaient craindre d'accorder à la vie psychique une certaine autonomie, comme s'ils eussent dû, ce faisant, quitter le terrain de la science. » p3 Résultats, Idées, problèmes Freud7.

Voilà donc ce que nous disent maintenant les neuroscientifiques : le bain de voix de la mère a un effet sur le corps de l'enfant. La clinique psychanalytique montre de surcroît que l'état émotionnel de la mère du bébé a aussi son importance. Est-ce à travers l'intonation de sa voix, à travers les expressions du visage, à travers des modes de réactions particuliers aux besoins du nourrisson ? Quelles expériences faudrait-il pour démontrer cela à la manière neuroscientifique ou au moins comment poser le problème ?

7 Sigmund Freud ; Résultats, idées, problèmes. Tome I : 1890-1920. Bibliothèque de Psychanalyse. PUF. 1998.

Lacan et la sagesse indienne dans le discours de Rome

Je me suis éloignée du *Discours de Rome*.

Je reviens donc au *Discours de Rome*, non pas pour le résumer, non pas pour le commenter dans son entier, c'est impossible ici. Mais pour vous donner une idée de la manière dont Lacan mobilisait la pensée de ceux qui l'écoutait.

Je vais extraire du discours de Rome deux histoires que Lacan est allée chercher dans la culture indienne classique pour illustrer son propos. Et comme Madira a bien voulu m'aider encore aujourd'hui. Voilà comment nous allons faire :

Je vais lire l'histoire, je vais en donner un commentaire et Madira dira ce qu'elle voudra bien en dire. Nos points de vue seront différents. On verra peut-être comment Lacan s'approprie ces histoires. Vous vous ferez votre idées.

Voici la première histoire

« La tradition hindoue enseigne du Dhvani, en ce qu'elle distingue cette propriété de la parole de faire entendre ce qu'elle ne dit pas. C'est ainsi qu'elle l'illustre d'une historiette dont la naïveté, qui paraît de règle en ces exemples, montre assez d'humour pour nous induire à pénétrer la vérité qu'elle recèle.

*Une jeune fille dit-on, attend son amant sur le bord d'une rivière, quand elle voit un brahme y engager ses pas. Elle va à lui et s'écrit du ton du plus aimable accueil : « Quel bonheur aujourd'hui ! Le chien qui sur cette rive vous effrayait de ses aboiements n'y sera plus, car il vient d'être dévoré par un lion qui fréquente les alentours... ». In *Écrits I* déjà cité*

L'absence du lion peut donc avoir autant d'effets que le bond qu'à être présent, il ne fait qu'une fois, au dire du proverbe apprécié de Freud.

Tout cela évoque un proverbe apprécié de Freud : *Le lion ne bondit qu'une seule fois.*

Freud dit cela à propos du moment de l'interprétation dans la cure analytique.

Entendre ce que la parole ne dit pas, voilà le travail de l'analyste dans le transfert où il est engagé avec l'analysant. C'est cela l'interprétation dans la cure. L'histoire est fort bien choisie.

Bien sûr, grâce à cette histoire on comprend qu'il s'agit d'entendre ce que la parole ne dit pas clairement. On peut donc entendre ce que quelqu'un ne dit pas. Plus : même quand on entend ce que la parole ne dit pas, ce qu'on entend n'est pas n'importe quoi. L'auditeur de cette histoire n'a pas carte blanche, il ne peut pas entendre tout et n'importe quoi. Il entend et chacun entend aussi que la jeune femme réussit à tromper le Brahmane en lui faisant peur d'un lion parce qu'elle sait qu'il a peur du chien.

⁸ Vous pouvez aussi vous référer au texte de Catherine Clément :

Clément, Catherine. « Lacan indien », *La Cause freudienne*, vol. 79, no. 3, 2011, pp. 49-57.
<https://doi.org/10.3917/lcdd.079.0049>

L'interprétation c'est donc entendre ce qui ne se dit pas clairement mais qui se dit quand même et qui s'entend tout de même. Et cela se dit et s'entend à un moment... C'est alors comme saisir la balle au bond. Et à bon entendeur salut...

Ce que dit aussi cette petite histoire, c'est la capacité du langage humain à faire des double feintes... Lacan insiste, dans ce texte du Discours de Rome, sur les différences entre les propriétés du langage humain et celles du « langage » des animaux où cette double feinte n'existe pas.

Commentaire de Madira Sardancourt

Peux-tu nous dire Madira ce qu'est un DHVANI ?

DHVANI signifie résonance, écho, sens suggéré.

VANI est un autre mot pour parole, VAC que l'on a vu la dernière fois, signifie parole incluant la voix.

Le mot VACYA veut dire : ce qui est exprimé, signifié.

Joëlle : Quel est le contexte de cette histoire ?

La jeune fille représente parmi les 8 types d'héroïnes de la dramaturgie indienne celle qui est en attente de l'amant et s'impatiente.

Le brahmane appartient à la caste supérieure des lettres, pandit ou prêtre.

Il y a dans la tradition indienne des farces où on se moque du brahmane (comme nous le faisons avec le curé). La jeune fille ne pouvant pas lui manquer de respect va choisir la facétie, la pirouette qui chamboule la situation. Ce que tu appelles le bond.

Voici la deuxième histoire

Elle conclut le texte Fonction et Champ de la parole et du langage dans la psychanalyse.

Quand les Devas, les hommes et les Asuras, lisons-nous dans les Upanishad, terminèrent leur noviciat avec Prajapâti, ils lui firent cette prière : « Parle-nous. »

« Da, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ? » Et les Devas répondirent : « Tu nous as dit : *Damyata*, domptez-vous », – le texte sacré voulant dire que les puissances d'en haut se soumettent à la loi de la parole.

« *Da*, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ? » Et les hommes répondirent : « Tu nous as dit : *Datta*, donnez », – le texte sacré voulant dire que les hommes se reconnaissent par le don de la parole.

« *Da*, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ? » Et les Asuras répondirent « Tu nous as dit : *Dayadhvam*, faites grâce », – le texte sacré voulant dire que les puissances d'en bas résonnent à l'invocation de la parole ».

C'est là, reprend le texte, ce que la voix divine fait entendre dans le tonnerre : Soumission, don, grâce. *Da, da, da*.

Car Prajapâti à tous répond : « Vous m'avez entendu. »

Voilà par quoi Lacan fait précéder le texte de l'*Upanishad* qui n'est pas mis entre guillemets.

L'expérience psychanalytique a retrouvé dans l'homme l'impératif du verbe comme la loi qui l'a formé à son image. Elle manie la fonction poétique du langage pour donner à son désir sa médiation symbolique. Qu'elle vous fasse comprendre enfin que c'est dans le don de la parole que réside toute la réalité de ses effets : car c'est par la voie de ce don que toute réalité est venue à l'homme et par son acte continué qu'il la maintient.

Si le domaine que définit ce don de la parole doit suffire à votre action comme à votre savoir, il suffira aussi à votre dévouement. Car il lui offre un champ privilégié.

On voit que Lacan insiste surtout sur le fait que les humains se reconnaissent par le don de la parole.

Manière de dire à son auditoire que les psychanalystes ne sont ni des dieux ni des diables, ni des puissances d'en haut, ni des puissances d'en bas, ni des dieux ni des anti-dieux, mais des humains et que comme tels, leur champ privilégié est le *don de la parole*.

Voici le texte traduit par M. Buttex et tel que lu dans cette traduction des *Upanishads* 9 :
On peut la trouver en cliquant sur ce lien ou en le recopiant :

<http://www.lilashanga.com/wp-content/uploads/2017/05/BrihadaranyakaUpanishad.pdf>

« *Prajapati*, le Progéniteur, engendra trois sortes de fils : les dieux, les humains, et les anti-dieux ou *Asuras*. En compagnie de leur auguste Père, ils menaient tous la vie chaste de l'étudiant en science sacrée. Au terme de leur période d'austérités préparatoires, les dieux demandèrent à leur Père : « Nous t'en prions, instruis-nous. » Alors *Prajapati* émit la syllabe *Da*, puis il demanda : « Avez-vous compris ? » Ils répondirent : « Oui, tu nous as dit "Contrôlez-vous ! *Damyata!*" « Vous avez bien compris. »

Puis les hommes s'adressèrent à Lui : « Nous t'en prions, instruis-nous. » Alors *Prajapati* émit la syllabe *Da*, puis il demanda : « Avez-vous compris ? » Ils répondirent : « Oui, tu nous as dit "Donnez, soyez charitables ! *Datta!*" « Vous avez bien compris. »

Puis ce fut aux *Asuras* de Lui demander : « Nous t'en prions, instruis-nous. » Alors *Prajapati* émit la syllabe "*Da*", puis il demanda : « Avez-vous compris ? » Ils répondirent : « Oui, tu nous a dit "Ayez pitié ! *Dayadhvam!*" « Vous avez bien compris. » Cette même instruction, de nos jours encore, est répétée par la voix céleste sous la forme du tonnerre, qui clame "*Da, Da, Da*", ce qui signifie "*Damyata, Datta, Dayadhvam*" : « Contrôlez-vous, soyez charitables, ayez pitié !

9 UPANISHADS MAJEURES

BRIHADARANYAKA UPANISHAD Upanishad du Grand Traité de la vie en forêt
Traduite et annotée par M. Buttex D'après la version anglaise du Swami Madhavananda Publiée par Advaita Ashram, Calcutta, ainsi que celle du Swami Nikhilananda (1895-1973)

» En conséquence, on doit apprendre à développer ces trois vertus : le contrôle de soi, la charité et la pitié. »

On voit que Lacan fait une interprétation du texte des *Upanishads* à partir d'une traduction dont il ne donne pas l'origine. Madira me dit que c'est bien et que c'est bien son droit, puisque les *Upanishads* sont faits pour cela : être un support à la pensée et être interprétées de différentes manières. On voit aussi comment Lacan fait glisser le sens du texte pour servir son propos. On pourrait imaginer qu'il s'agit de dire que chacun entend la parole à sa façon. « Da » ayant trois sens différents.

Vient alors à l'esprit la parabole du semeur à laquelle Lacan aurait pu faire référence. Elle dit exactement cela : que la parole résonne différemment selon l'entendement de celui qui la reçoit.

« Écoutez. Voici que le semeur est sorti pour semer. Or, comme il semait, du grain est tombé au bord du chemin ; les oiseaux sont venus et ont tout mangé. Il en est aussi tombé dans un endroit pierreux où il n'avait pas beaucoup de terre ; il a aussitôt levé parce qu'il n'avait pas de terre en profondeur ; quand le soleil fut monté, il a été brûlé et, faute de racines, il a séché. Il en est aussi tombé dans les épines ; les épines ont monté, elles l'ont étouffé, et il n'a pas donné de fruit. D'autres grains sont tombés dans la bonne terre et, montant et se développant, ils donnaient du fruit, et ils ont rapporté trente pour un, soixante pour un, cent pour un. Et Jésus disait : Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! »

(Évangile selon saint Marc4, 3-9).

Ceci dit assez clairement que le pouvoir de la Parole dépend de l'auditeur, l'auditeur est-il une bonne ou une mauvaise terre ?

Mais, faire référence aux *Upanishads* plutôt qu'aux *Évangiles*, permet d'éviter le jugement de valeur et de n'insister que sur la spécificité humaine du don de la parole.

Les psychanalystes ne sont ni des dieux, ni des anti-dieux et c'est pour cela que la parole se situe dans une relation de don entre êtres humains.

COMMENTAIRE DE MADIRA SARDANCOURT

Joëlle : Que sont les Upanishads ?

Le mot UPANISHADS vient de

UPA = intime

NISHAD = enseignement

Ce sont des enseignements donnés dans la relation de maître à élève. On les appelle : « *Les livres de correspondances* ».

Elles sont nées de la controverse sur le rituel, elles ne visent pas à établir un système dogmatique, ni à prouver quoique ce soit. On interroge, on répond.

Bien que leur enseignement diffère de l'une à l'autre, on peut y trouver une continuité, une progression de la pensée. Elles remplacent le rituel par la connaissance.

Elles sont traditionnellement au nombre symbolique de 108.

Elles expriment les Védas sous une forme dépouillée, sobre, pénétrante, poétique en vers ou en prose. Elles sont en quelque sorte la fine fleur des védas, comme un épilogue.

Elles font appel à la réflexion sur le mystère de l'être en passant par le doute ; ce scepticisme était déjà présent dans les Védas.

Il faut préciser ce que sont les Vedantas.

Le mot VEDANTA vient de

ANTA = fin

La fin des Védas.

C'est une interprétation plus précise des UPANISHADS.

Le Véda semble se conclure sans pour autant se terminer vraiment.

À propos du texte choisi par Lacan pour conclure les Fonctions et champ de la parole dans la psychanalyse :

Il s'agit d'un BRAMANA : Commentaires relatifs aux VEDA, issu de la BRIHADARANYAKA UPANISHAD, une des plus anciennes.

Les ARANYAKAS sont les textes les plus interrogatifs ;

On voit bien le jeu « herméneutique » des UPANISHADS sous forme de devinettes ou énigmes qui aiguïsent la curiosité afin de déceler un sens caché. Ils opèrent aussi avec le retournement des mots, exemple :

VID qui signifie voir, savoir, connaître

DIV il signifie regard lumière mais aussi s'amuser, se mouvoir librement.

Joëlle : Peux-tu nous dire ce que tu penses de la traduction des trois DA dans les Écrits ?

Les mots du texte :

PRAJAPATI signifie :

PRAJA signifie descendance, progéniture, lignée.

PATI signifie dieu qui préside à la création.

DA signifie qui donne

DAMYATA = Ce qui doit être dompté, (pour un animal : dressé et apprivoisé)

DATTA = qui est accordé, offert

DAYADHYAM = partager

Voilà un des sens des trois DA de l'UPANISHAD choisie par LACAN.

Parole domptée, parole offerte, parole partagée.

Cette histoire de *don de la parole* est donc fondamentale dans la psychanalyse. C'est le thème du très joli film *Un divan à Tunis* de Manele Labidi Labbé paru en 2020. (donc postérieur à cette intervention à l'UPA.)

Ce don de la parole veut dire à la fois :

Donner la parole à quelqu'un, c'est-à-dire se disposer à l'écouter, faire don de sa parole à quelqu'un, c'est-à-dire faire de sa parole un présent, un cadeau, une offrande...

La psychanalyse a dû se détacher, pour parvenir à ce don de la parole, d'autres manières de la parole d'avoir des pouvoirs.

J'ai demandé à Laïla Commin Allié et à Jacopo Pascquali leur aide pour parler de *La persuasion* qui était une déesse de l'antiquité sous le nom de *Peitho*. Pourquoi ? Et quel lien avec la psychanalyse, dont je vous ai dit que ce serait mon fil conducteur.

La question de la persuasion a son importance dans le renoncement aux techniques utilisant l'hypnose pour fonder la psychanalyse.

Sous hypnose, le malade plongé par la voix du médecin dans un état hypnotique abandonne une partie de sa volonté et peut obéir à certaines injonctions.

On essayait ainsi de lutter contre des symptômes qui n'avaient aucun support organique, c'est-à-dire aucune réalité anatomique.

Des paralysies sans atteinte des nerfs, des impossibilités de parler sans atteinte des aires du langage ni des muscles de la parole, des crises convulsives sans épilepsie.

Sous hypnose, le médecin convainquait le malade de renoncer à son symptôme. Un pouvoir de persuasion sur un malade plus soumis au médecin, plus soumis au désir de le guérir du médecin.

Freud renonce à cela, il renonce à la persuasion pour soigner ses malades. Il y a aujourd'hui un retour des thérapies par l'hypnose, mais elles ont changé de forme et s'inspirent finalement beaucoup de la psychanalyse.

La théorie est devenue la suivante :

On ne s'attaque pas aux symptômes, mais on aide par l'hypnose le malade à lever plus vite des refoulements qui l'empêchent de retrouver le souvenir traumatique.

Il faut pour cela que les malades soient persuadés que de renouer avec le souvenir traumatique va les aider à guérir. Avec l'hypnose, on est sensés aller plus vite qu'avec une psychanalyse.

Voici comment est présentée l'hypnose dans un site d'information du public

« La plupart des théories psychologiques considèrent que de nombreux problèmes personnels et relationnels ont leur source dans l'inconscient. C'est là que sont stockées des centaines de milliers de données qui contrôlent une grande partie de nos existences. Des diktats familiaux ou culturels, par exemple, peuvent avoir été tellement assimilés par l'inconscient qu'ils donnent lieu à des « comportements appris » si intégrés qu'ils orientent nos choix de vie pendant des années sans que nous en soyons vraiment « conscients ».

L'hypnothérapeute invite donc l'inconscient du sujet à se défaire de ses idées nuisibles et à les remplacer par des idées plus justes ou qui correspondent mieux à ses valeurs. En hypnose, la motivation du sujet est primordiale. Sans ça, les suggestions mentales n'auront aucun effet. »

Il s'agit donc aujourd'hui d'un retour de l'hypnose de la fin du XIXe, celle de Bernheim le psychiatre français praticien de l'hypnose à Nancy, que Freud a connu et dont il a étudié les travaux.

Mais d'un retour enrichi des théories de l'inconscient.

L'idée centrale c'est qu'ainsi on peut aller plus vite et qu'on peut s'attaquer directement au symptôme qui nous ennuie et nous nuit.

Cette idée d'aller plus vite et droit au but est une idée que les thérapeutes comportementalistes partagent. C'est un argument qu'on présente comme décisif, avec ces thérapies, « *on n'est plus obligé de passer sa vie sur un divan* ».

Le problème me paraît être le suivant, quand vingt ou trente ans ont été nécessaires pour construire un symptôme ou une symptomatologie, peut-on vraiment défaire et déconstruire tout cela en quelques semaines ou quelques mois ?

ET question suivante : si le patient résiste autant à abandonner son symptôme, peut-être ce symptôme est-il utile à quelque chose dans l'organisation de sa vie psychique.

Qui était et qu'est devenue la déesse Persuasion¹⁰ ?

Nous allons donc, tenter de voir quelle a été l'évolution de cette idée de Persuasion, en retrouvant la déesse Peitho. J'ai demandé à Jacopo Pasquali de m'y aider, et je remercie Laïla Commin-Allié d'avoir accepté de parler ici de la Peitho de Cesare Ripa.

DIALOGUE AVEC JACOPO PASQUALI

Peitho,
déesse de la persuasion.

avec Jacopo Pasquali et Laïla Commin-Allié

La constatation des effets de la parole ne date pas d'hier. En particulier, ce pouvoir de mettre l'autre dans la dépendance, cette analogie entre la parole, la magie et la drogue.

Gorgias, dans un fragment conservé (*L'Éloge d'Hélène*, § 14), évoque la toute-puissance de Persuasion, semblable aux drogues (*pharmaka*) des magiciens et des sorciers : « De même que certaines drogues évacuent certaines humeurs, et d'autres drogues, d'autres humeurs, que les unes font cesser la maladie, les autres la vie, de même il y a des discours qui affligent, d'autres qui enhardissent leurs auditeurs, et d'autres qui, avec l'aide maligne de Persuasion (*Peithô*),

¹⁰ Jacopo Pasquali m'a signalé ce livre récemment édité : J. de Romilly, *Magie et rhétorique en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 2019

mettent l'âme dans la dépendance de leurs drogue et de leur magie » (*Présocratiques*, Pléiade 1034).

J'ai demandé à **Jacopo Pasquali** de nous parler de cette Peitho antique et de répondre à quelques questions :

D'abord qui est Gorgias et qu'est-ce que cette « Eloge d'Hélène » dont est tiré ce passage
On lit cela dans l'Éloge d'Hélène :

« Elle a fait ce qu'elle a fait soit par les décrets de la fortune, les résolutions des dieux et les suffrages de la nécessité, soit parce qu'elle a été enlevée de force, soit parce qu'elle a été persuadée par des discours, soit parce qu'elle a été saisie par l'Amour. »

Qu'en dirais-tu ?

Qui est cette Persuasion appelée Peitho dont nous parle Gorgias ?

La rhétorique est-elle fille de Peitho ?

Peitho

Déesse de la persuasion représentée avec une main en l'air et une boule de ficelle
vase apulien du IV^e siècle av. J.-C., attribué au peintre du Louvre MNB 1148.

Iconographie Jacopo Pasquali



Le discours sur Peitho est très complexe parce que, comme tu l'as bien remarqué, ses domaines sont nombreux. Selon Hésiode, elle est fille d'Océan et de Thétis et à l'origine, elle représentait surtout la persuasion en amour, raison pour laquelle dans le culte de Peitho est souvent lié à Aphrodite. Elle était aussi - dans la rhétorique et dans le jeu politique - un art, une technique. Platon dans le *Gorgias* la définit "ouvrière de la persuasion". Quand elle passe dans la sphère amoureuse, Peitho s'identifie avec la séduction, vue en tant que stratégie qui suscite le désir. Donc, elle représente la persuasion tant érotique que politique.

Dans l'opposition entre sauvagerie et civilisation, animalité et humanité, injustice et injustice, grécité et barbarie, Peitho se place toujours du côté positif. Bref, elle se place en antithèse des rapports fondés sur la domination arbitraire et violente, que ce soit entre un chef et ses sujets

Je vais vous présenter cette image légendée « *Persuasion* » extraite d'un recueil d'allégories rédigé par Cesare Ripa (vers 1555-1560 à Pérouse -1622) paru en Italie en 1593 sous le titre *Iconologia*. Ouvrage traduit en France en 1636, à Paris chez Baudouin [disponible sur Gallica] avec le titre suivant :

Iconologie, ou Explication nouvelle de plusieurs images, emblèmes et autres figures hiéroglyphiques des vertus, des vices, des arts, des sciences, des causes naturelles, des humeurs différentes et des passions humaines, œuvre nécessaire à toutes sortes d'Esprits et particulièrement à ceux qui aspirent à être ou sont orateurs, poètes, sculpteurs, peintres, ingénieurs, auteurs de médailles, de devises, de ballets et de poèmes dramatiques ...

Tirée des recherches et des figures de César Ripa, dessinées et gravées par Jacques de Bie et moralisées par J. Baudouin

On peut trouver le document ici :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k130641h.r=iconologie%20explication%20nouvelle%20ripa?rk=21459;2>

L'Iconologie de Ripa est une sorte d'aide-mémoire qui donne la description et l'explication d'images types qui représentent « *des vertus, des vices, des arts, des sciences... des passions humaines* ». Ce livre est très utile à la compréhension des œuvres d'art du Moyen Âge, de la Renaissance et de l'Époque Moderne. Émile Mâle, Erwin Panofsky et à leur suite maints historiens de l'art du XXe siècle en ont souligné toute l'importance.

Au XVIe siècle *Peitho* a cédé la place à *Persuasion*. Cette image est accompagnée d'un texte descriptif (p.187, éd. 1636) que voici :

PERSUASION

« Bien que cette figure paraisse bizarre, elle ne laisse pas de signifier beaucoup de choses par cette Femme qu'elle représente.

Son habillement est aussi modeste que sa coiffure semble étrangère, parce qu'une langue y est attachée avec un œil au-dessous.

Elle est, au reste, liée par tout le Corps avec des cordes d'or et en tient une des deux mains, à laquelle est attaché un animal à trois têtes, à savoir d'un Chien, d'un Chat et d'un Singe.

Ce n'est pas sans raison qu'en sa coiffure est peinte une langue, étant comme elle est, le principal instrument de la Persuasion. A raison de quoi les Égyptiens la peignaient pour montrer ce que peut la parole par la seule aide de la Nature.

Et d'autant que l'exercice et l'Art agissent aussi beaucoup à la Persuasion, ils donnaient à entendre cela par un œil qu'ils faisaient un peu sanguin ; car comme le sang est le siège de l'Âme, ainsi que l'ont cru quelques anciens philosophes ; la parole, de même, l'est de ses actions ; quand elle sait l'art

de bien exprimer une pensée. Et comme l'œil se peut dire la fenêtre par où l'Âme voit ; la parole en est une aussi, par où elle est vue des autres.

Les cordages d'or qui lui ceignent le corps, montrent que par la force de l'éloquence l'Homme peut lier en quelque sorte les volontés d'autrui et les tenir en arrêt par le moyen de la Persuasion.

L'Animal à trois têtes signifie que trois choses sont nécessaires à qui veut persuader quelqu'un.

La première, de s'insinuer en la Bienveillance de son Auditeur ; ce qui exprimé par le Chien qui caresse et qui flatte pour ses intérêts.

La seconde, de le rendre docile, en lui faisant nettement comprendre ce qu'il lui veut persuader : de quoi sert d'exemple le Singe parce qu'il semble être celui de tous les Animaux qui comprend le mieux les pensées des Hommes.

Et la troisième, de le réduire à être attentif, à l'imitation du Chat, qui l'est grandement en tout ce qu'il fait. Or ce qu'elle tient ferme avec les deux mains, la corde à laquelle cet animal est rattaché, est pour montrer que si l'Orateur ne sait agir avec les conditions que je viens de dire, ou il ne gagne rien du tout sur l'Esprit de son Auditeur, ou du moins il n'avance pas beaucoup. »

Ripa écrit que :

« Les cordages d'or qui lui ceignent le corps, montrent que par la force de l'éloquence l'Homme peut lier en quelque sorte les volontés d'autrui et les tenir en arrêt par le moyen de la Persuasion »

La *Persuasion* est souvent associée à l'*Éloquence* : La persuasion et l'éloquence sont appelées les *Créatures de la doctrine*. (Ripa, p. 75, 1636)



L'Éloquence : Elle est représentée comme une femme, jeune, belle et armée. Elle n'a d'autre but que la *Persuasion*.

La *Beauté* signifie que les paroles doivent être belles pour être convaincantes (Le dieu Mercure, autre allégorie de l'Éloquence était lui aussi représenté jeune et beau)

La *couronne* marque une grande autorité, elle est marque de courage. « *La dignité de l'orateur se trouve jointe à celle des rois, lorsque par la parole, il persuade ce qui est juste et qu'il l'emploie au gouvernement de ses États* ». (Ripa)

Les *bras nus* dénotent la délicatesse des paroles

Le *livre et l'horloge* : Le *livre* signifie que les paroles tissées avec art et portées par écrit pour la postérité sont les instruments de l'éloquence. *L'horloge* signifie l'ordre et la juste mesure du temps apportée aux paroles qui, ensemble, donnent au style la grâce et à tout le discours l'âme de la persuasion.

La foudre signifie force, puissance de la parole qui peut réveiller les esprits les plus engourdis. « *Les paroles comme des foudres redoutables étonneront les plus audacieux et leur feront tomber les armes des mains. L'éloquence abat l'obstination des ignorants et ruine de fonds en comble les opinions qu'ils ont bâties sur de mauvais fondements.* »

Ripa énonce ainsi un Pouvoir de la parole.

Question de Joëlle : Qui était Ripa ?

Cesare Ripa, Pérouse (1555-1622) fait paraître *l'Iconologia* en 1593, en Italie. Recueil d'allégories

1^{ère} éd. 1593 est sans figure, une autre éditée en 1603 est illustrée, il y a 7 éditions de l'ouvrage en Italie entre 1593 et 1622 ; de nombreuses traductions et éditions en Europe : 4 en France entre 1636 et 1698 ; en Angleterre, en Hollande, en Espagne

L'ouvrage participe d'un goût très prononcé et déjà ancien pour les allégories, les symboles – alors appelés Hiéroglyphes- dans l'Italie du XVI^e siècle.

Cet intérêt voit le jour en 1505 avec la publication, par Alde à Venise, des *Hieroglyphica* d'Horapollon (Horapollon, Horapollon du Nil ou Horapollon le jeune) qui est un philosophe alexandrin de la deuxième moitié du Ve siècle à qui sont attribués les *Hieroglyphica*, le premier traité, écrit en grec, connu, portant sur les hiéroglyphes égyptiens.

Les humanistes (Érasme, Ficin, Alciat, Rabelais ...) crurent y retrouver la clef du « Mystère des Égyptiens » et celle d'une écriture par l'image. L'intérêt qu'ils portaient aux *Hieroglyphica* était plus philosophique que linguistique. Ils pensaient y trouver le secret d'une écriture concrète, à la performance immédiate, en prise directe avec les

mystères de l'univers, qui s'exprimerait non par des mots abstraits mais par les choses mêmes. Une écriture réservée aux lettrés, aux initiés (prêtres égyptiens).

Les *Hieroglyphica* mettent en vogue cette inclination pour l'égyptomanie et l'emblématique.

Au XVI^e siècle, ainsi que l'écrit Émile Mâle¹¹, « toute parole antique restait encore sacrée et on pensait qu'il était possible de ressusciter ces signes vénérables et d'en enrichir la pensée moderne »¹.

En 1531 à Augsbourg, sont publiés les *Emblèmes (Emblemata)* d'Alciat, un recueil en vers latins sur des sujets moraux.

En 1575 à Rome, sont publiés les *Hieroglyphica* de Pietro (Pierio) Valeriano, lequel puise dans le travail d'Horapollon et dans toutes sortes de sources antiques. Pour Valeriano : « les êtres sont les mots d'une écriture sacrée, déchiffrer ces signes c'est entrevoir quelque chose du secret de Dieu. »².

Le travail de Ripa naît dans ce contexte.

Très grand érudit, il fait feu de tout bois : il lit les auteurs anciens : Homère, Boèce, Pausanias, Athénée ; les auteurs médiévaux : saint Thomas, Dante, Pétrarque, Boccace ; les poètes : Tasse, l'Arioste ...

Il traque partout les allégories, les mystères voilés et quand il ne trouve pas, il invente. Émile Mâle écrit de lui qu' « il fut le créateur d'un langage véritable et que ses abstractions furent les hiéroglyphes des temps modernes »³.

Persuasion et Éloquence ne sont que deux parmi des centaines d'autres.

L'*Iconologie* fut très utilisée par les peintres et sculpteurs aux XVII^e et XVIII^e siècles, en France, on en trouve sous les pinceaux de Lebrun, Mignard, Lesueur et de beaucoup d'autres.

Par contre, s'agissant spécifiquement de *Persuasion*, je n'en connais pas de reprise à l'identique.

En revanche, j'ai trouvé l'utilisation de l'un de ses attributs : ses liens d'or dans une estampe de 1549 qui représente François Ier en Hercule Gaulois ; le roi est représenté sur le dessin d'un arc de triomphe conçu pour l'Entrée d'Henri II dans Paris le 16 juin 1549.

¹¹ Émile Mâle, La clef des allégories peintes et sculptées au XVII^e et au XIII^e s, dans La Revue des Deux Mondes, mai 1927, pp. 106-162 & 375-394

Persuasion et publicité

Je vais maintenant vous parler de la publicité. Vous allez voir comment la publicité suit l'évolution des explications psychologiques de la persuasion. Les théories du fonctionnement psychique ont un effet sur nos sociétés.

Dans la deuxième moitié du XXe siècle, la publicité s'inspirait de ce qu'il y avait de plus caricatural dans la psychanalyse.

L'être humain étant un être de désir, et essentiellement de désir sexuel, la publicité devait faire appel à ces désirs là pour que les produits se vendent.

Quelques exemples des plus caricaturaux.

Les chaussettes Kindy, et la publicité de Perrier censurée en 1976.

Pour voir la publicité de Perrier cliquer ici :

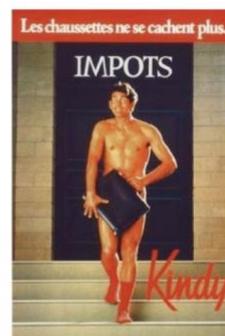
<https://youtu.be/qTf0JKEAp0g>

Persuader par la publicité au temps de l'hégémonie de la psychanalyse



Perrier

<https://youtu.be/qTf0JKEAp0g>



Aujourd'hui, on peut lire ceci sur un site de professionnels de la publicité. Voici la théorie alléguée par le publiciste. La persuasion est évoquée, et on trouve sur le site des références à l'antiquité :

Voir ici :

<https://www.brightness.fr/actualites/pouvoir-persuasion-neurosciences>

« Le pouvoir de persuasion expliqué par les neurosciences

Les recherches récentes menées sur le cerveau et le développement rapide des neurosciences révèlent de plus en plus comment s'exprimer de façon persuasive. Appliquées aux leaders et aux entreprises, ces avancées donnent des clés pour transmettre efficacement un message et marquer les esprits plus fortement !

A une époque où nous sommes en permanence assaillis par des millions d'informations et où notre téléphone portable comble le moindre moment d'ennui, l'attention devient le graal pour celui qui souhaite transmettre un message, qu'il soit orateur, romancier ou publicitaire. Les leaders et les entreprises cherchent ainsi à connaître l'efficacité de leurs propos et quels moyens peuvent être mis en œuvre pour engager leurs audiences. Or, mesurer l'attention demeure encore aujourd'hui difficile. C'est pourquoi les neurosciences, avec la naissance de nouveaux systèmes d'analyse et des solutions plus abordables, techniquement comme financièrement, offrent la possibilité de mieux comprendre notre fascination devant certains orateurs et récits.

*Et ces avancées trouvent de plus en plus des applications concrètes dans le monde des entreprises comme le prouve la start-up américaine S** N**. Cette dernière mesure notre attention et notre engagement grâce à des casques qui produisent des électroencéphalogrammes, c'est-à-dire des enregistrements de l'activité électrique du cerveau en temps réel. Travaillant pour des marques comme N*** ou T***, elle détermine ainsi les campagnes publicitaires qui optimisent l'engagement de l'audience et ainsi la réception du message transmis. Ses projets se fondent sur des connaissances scientifiques qui dévoilent les coulisses du pouvoir de persuasion. »*

Le site de l'agence met en avant des images d'imagerie cérébrale et se donne ainsi une caution scientifique et revendique une filiation étatsunienne.

Voir ici :

<https://sparkneuro.com>

On assiste dans la publicité à un changement de paradigme qui suit l'évolution des DSM que nous avons vus plus haut, c'est-à-dire que les théories pseudo-psychanalytiques sont abandonnées au profit de théories pseudo-comportementalistes ou pseudo-neuroscientifiques.

La question reste encore et toujours comme au temps de la déesse Peitho et de la rhétorique, comment persuader.

Quand dire, c'est faire La question du performatif

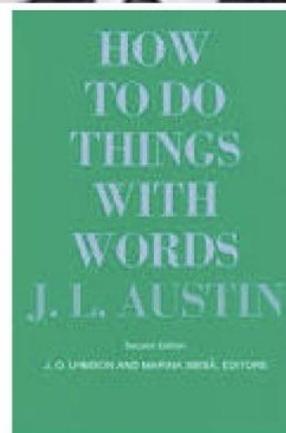
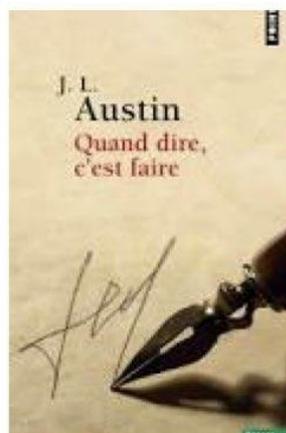
Avec François Riether

Nous allons revenir maintenant au lien entre parole et acte dont Jean Robert Alcaras a parlé à propos de la philosophie d'Hannah Arendt.

Cette fois nous allons nous intéresser à John Austin et à sa théorie du langage performatif. Une autre (?) manière de lier parole et acte. C'est François Riether qui va nous accompagner.

Ensuite, j'en viendrai à l'utilisation de la notion de performatif par Judith Butler dans son livre *Le pouvoir des mots* à travers deux exemples : celui de la vulnérabilité linguistique aux injures et celui de l'interdit de la déclaration d'être homosexuel dans l'armée américaine, pensée comme un tabou.

**John Langshaw Austin
(1911–1960)**



John Langshaw Austin a été professeur de philosophie morale à Oxford. Il est né en 1911 et mort en 1960.

C'est un représentant de la philosophie du langage ordinaire.

Son œuvre la plus connue en France : *How to do Things with Words* (1962) littéralement comment faire des choses avec des mots (traduite sous le titre de *Quand dire, c'est faire*). Ce titre se réfère ironiquement à la tradition anglo-saxonne des livres de conseils pratiques (par exemple : *How to make friends, comment se faire des amis*)

Austin, la langue ordinaire et le performatif

Quel intérêt pour comprendre les effets de la parole dans le dispositif psychanalytique ?

Je vais vous dire pourquoi la philosophie du langage d'Austin m'a paru éclairer, peut-être, la pratique de la psychanalyse.

L'idée d'Austin de l'importance et de l'intérêt du langage ordinaire m'est apparue comme très intéressante.

Austin émet une critique sur les systèmes philosophiques exprimés dans une langue créée par les philosophes.

Austin pense qu'il vaut mieux utiliser en philosophie le langage ordinaire. Pour Austin, le langage ordinaire n'est pas aussi banal qu'on voudrait le croire, il est porteur de toutes les nuances et expériences d'une histoire collective.

« Nous utilisons la multiplicité d'expressions que nous fournit la richesse de notre langue. Le langage nous sert de truchement pour observer des faits vivants qui constituent notre expérience, et que nous aurions trop tendance sans lui à ne pas voir. »

« Nous n'examinons pas seulement les mots mais aussi les réalités dont nous parlons : grâce à une conscience aiguisée des mots, nous rendons plus perspicaces notre perception des phénomènes. »

Cette idée m'est donc apparue comme très intéressante, car c'est une chose qui se constate aussi dans le cours d'une analyse. Des personnes y arrivent occupées d'angoisses et de symptômes divers, persuadées qu'elles n'ont rien d'autre à dire, ou même parfois rien à dire du tout.

La prise de parole, en présence de l'analyste, adressée à l'analyste, modifie peu à peu cette perception qu'ils ont d'eux-mêmes, et ils se découvrent ayant énormément de choses à dire. Et surtout ils se découvrent ayant une parole qui a une histoire, le sens des mots qu'ils utilisent est pétrie de leur histoire.

Voici ce qu'écrit Austin.

« On découvre rapidement, sitôt qu'on applique son esprit à ces choses, ou du moins on arrive à formuler l'hypothèse que rien n'arrive sans raison ; que si deux tournures existent dans la langue, on découvrira quelque chose dans la situation où nous sommes amenés à employer l'une ou l'autre, qui explique notre choix.

Il peut arriver que le choix paraisse arbitraire ; mais très souvent nous marquons une nette préférence pour une tournure, plutôt que l'autre. Et nous nous fondons sur l'hypothèse que, si cette préférence existe, il doit y avoir quelque chose dans la situation globale environnante qui expliquerait si on

Austin est l'héritier de deux écoles de pensée pour lesquelles l'expérience prime sur la théorie, pour lesquelles seuls comptent les concepts vérifiables dans la vie réelle : la pragmatique et la philosophie analytique.

La pragmatique (fin du XIX^{ème} siècle, William James, John Dewey) considère qu'il faut **appréhender le langage dans son contexte global**, car la communication langagière est aussi faite d'éléments non exprimés par des mots : ton de la voix, expression du visage, gestuelle, etc.

On parle avec les mains, langage des signes, etc. Toutes les circonstances dans lesquelles l'énoncé est prononcé participent au sens : lieu, urgence, antécédents et qualifications des interlocuteurs, nature de leurs rapports, etc., ainsi que les prérequis, présupposés, et autres références.

La philosophie analytique (début du XX^{ème} siècle, fondée par B. Russell, Wittgenstein, le Cercle de Vienne) considère que les énoncés éthiques, ontologiques, métaphysiques ne correspondent à rien de vérifiable par l'expérience, et sont donc de faux problèmes inutilement encombrants.

La philosophie doit se consacrer à l'épistémologie, à la réflexion sur la logique de la science et sur la communication, dont le langage est une composante importante mais non exclusive.

L'apport de John Austin tient essentiellement à deux choses :

- **La philosophie du langage ordinaire**, qui vise à modérer les excès de formalisme des débuts de la philosophie analytique, essentiellement influencée par des mathématiciens. Influence de Ludwig Wittgenstein (*le "second Wittgenstein", qui renonce à la logique pure du Tractatus*). Le langage ne se limite pas à un rapport signifiant / signifié (Saussure), ou à un simple code comme c'est le cas dans les langages artificiels tels que le langage binaire de l'informatique ou le "langage idéal" abstrait tel que le conçoivent Alan Turing, Chomsky et tous ceux qui, au MIT, travaillent sur l'intelligence artificielle.

Ce qui fait sens, c'est le "langage ordinaire", langage de tous les jours fait d'"**actes de langage**" (Wittgenstein parle de "*jeux de langage*", éléments indispensables du lien social), avec leurs approximations, leurs imperfections, leurs sous-entendus et leurs intentions plus ou moins cachées, souvent lourdes de sens et mal interprétées, ("*Pour un oui ou pour un nom*" de Nathalie Sarraute). Voir les inférences de **Paul Grice** (1913-1988), autre grand philosophe analytique du langage.

- **La performativité**, thème central de "*Quand dire c'est faire*". John Austin est le principal théoricien de la performativité, suivi par son disciple **John Searle** (*La Construction de la réalité sociale*, 1995). Cet aspect social de la performativité a été repris et enrichi par **Pierre Bourdieu** ("*Ce que parler veut dire*", 1982) et par la philosophe et féministe américaine **Judith Butler** (*Gender Trouble*, paru en 1990 et traduit sous le titre *Trouble dans le genre*). La notion de performativité n'est donc pas limitée à la seule linguistique, j'y reviendrai.

La performativité est un mot formé à partir de l'anglais *to perform*, qui signifie à la fois "*jouer un rôle, faire une représentation*" sur scène, et "*accomplir, effectuer*" une tâche. Mot savant qui désigne une chose toute simple : dans la vie courante, le langage est utilisé pour faire, autant que pour affirmer ; un acte de langage est performatif lorsqu'il a un effet sur le réel, lorsqu'il réalise ce qu'il énonce.

[C'est d'ailleurs l'effet recherché par les lanceurs de **fake news**... ce qui pousse à réfléchir sur les aspects négatifs du pouvoir du langage : pouvoir du mensonge, langue de bois, politiciens, qui finissent par discréditer le langage.]

Austin insiste sur le fait qu'un acte de langage n'est performatif que dans un certain contexte, un "dispositif" où doivent être réunies des "conditions de félicité" (termes utilisés par lui).

Quelques exemples :

- L'attribution d'un nom est un acte éminemment performatif, qui ne se fait pas sans un certain cérémonial. Voir les rites initiatiques qui accompagnent la nomination – et donc l'entrée dans la communauté - chez les peuples premiers (voir Claude Lévi-Strauss).
- « Je vous déclare unis par les liens du mariage » : le mariage n'est effectif que si l'énoncé est prononcé par un officier d'État-civil en présence de témoins, dans un lieu officiel, et concerne des adultes célibataires, consentants, lucides et sains d'esprit.
- « Adjugé, vendu ! » n'officialise la vente que prononcé par un commissaire priseur dans une salle des ventes à propos d'objets en principe expertisés.
- « On mange très mal dans ce restaurant » peut être un énoncé simplement descriptif (locutoire) ou performatif s'il a pour conséquence que mes amis choisissent un autre restaurant (perlocutoire).
Tout dépend du contexte : est-on en train de choisir un restaurant ? La personne qui prononce cet énoncé est-elle crédible ? Sur quel ton s'adresse-t-elle à ses interlocuteurs ?

On voit que l'autorité que l'on confère au locuteur, autorité qui peut devenir impérative, joue un rôle particulier dans l'importance du contexte. Ici intervient le "*pouvoir symbolique*" du locuteur – maire, commissaire priseur, ami gastronome, et aussi médecin, prêtre : l'absolution, l'eucharistie sont le type même de l'acte de langage performatif, toutes les religions reposent sur la performativité ("Au commencement était le Verbe", "Fiat lux").

C'est toute l'histoire médiévale des querelles entre les empereurs du St Empire, certains rois de France ou d'Angleterre, et les papes – entre la puissance temporelle et le pouvoir spirituel reposant sur des mots, l'anathème et l'excommunication. *Ça ne marche que si l'on y croit !* C'est Staline, matérialiste athée, demandant « Le Vatican, combien de divisions ? »

Citons aussi tous ces textes littéraires qui fabriquent l'histoire (voir Paul Veyne, A.M. Thiesse).

La monnaie possède elle aussi une dimension performative : sa valeur repose sur la confiance. C'est ce rapport de domination symbolique que certains ont reproché à Austin d'avoir sous-estimé, je pense en particulier à **Pierre Bourdieu (1930-2002)** "Ce que parler veut dire", 1982. Bourdieu n'est pas un linguiste, il ne s'intéresse pas au langage en tant que tel, mais au rôle qu'il joue dans les rapports de domination. Bourdieu projette sur le langage sa grille d'analyse et ses concepts de "sociologie de la domination", et au passage tout ce qu'il a emprunté au vocabulaire de l'économie : capital symbolique / capital linguistique / le sous-titre de "Ce que parler veut dire" : "économie des échanges linguistiques".

« Dès qu'on traite le langage comme un objet autonome (...), on se condamne à chercher le pouvoir des mots dans les mots, c'est à dire là où il n'est pas. » (Ce que parler veut dire) Pour le dire simplement, il reproche au linguiste de n'être pas sociologue !

Comme Austin, il rejette la métaphysique, veut éviter les excès du formalisme et mettre l'accent sur la fonction performative du langage en prenant largement en compte le contexte des énoncés. Il faut prendre en compte « *les propriétés du discours, les propriétés de celui qui les prononce et les propriétés de l'institution qui l'autorise à les prononcer.* » (Ce que parler veut dire)

Mais Bourdieu reproche à Austin de n'analyser le contexte que comme un élément contribuant à l'effectivité du message, alors qu'il est avant tout social, car pour lui le langage est *un champ où se jouent des rapports de domination*, La différence entre eux est donc la prise en compte des éléments de pouvoir.

Nous sommes, du fait que nous sommes des êtres parlants, capables d'être vulnérables au langage, touchés par le langage, blessés ou enchantés par des mots.

La vulnérabilité linguistique

Judith Butler analyse les effets de l'insulte.

Elle fait remarquer que les effets de l'insulte sont exprimés comme s'ils étaient des effets sur le corps de la victime d'insultes.

Elle remarque cependant qu'il n'y a pas de vocabulaire spécifique pour désigner la blessure linguistique.

Elle remarque que les auteurs qui analysent les discours de haine recourent toujours à une métaphore corporelle.

« Affirmer que la langue blesse ou que les mots blessent, c'est mêler le vocabulaire du corps à celui du langage. L'usage du verbe « blesser » suggère que le langage peut avoir des effets similaires à la douleur et à la blessure physique. »

Elle remarque que Charles R Lawrence (un politologue noir américain) qui analyse les discours racistes et leurs effets, considère les discours racistes comme des « *violences verbales* » soulignant par-là que l'effet des invectives racistes est comme une gifle et que la blessure est instantanée.

« Certaines invectives produisent des symptômes physiques qui paralysent pour un temps la victime »

S'agirait-il d'une simple métaphore ? Oui, il s'agit d'une métaphore, mais d'une métaphore de la sensation d'un effet sur le corps. Il y a bien un effet sur le corps, mais la manière de l'exprimer est une métaphore d'agression physique.

En fait, il suffirait de dire peut-être que c'est une expérience que nous partageons, l'insulte produit quelque chose sur le corps.

Je cite :

« Le fait que l'on ait constamment recours aux métaphores physiques pour décrire la blessure linguistique rend plus difficile l'identification de sa spécificité par rapport à la vulnérabilité physique. D'autre part, le fait qu'on ait constamment recours aux métaphores physiques pour décrire la blessure linguistique suggère que cette dimension est nécessaire à sa compréhension. Non seulement certains mots ou certaines façons de s'adresser à autrui peuvent menacer son bien-être physique ; mais son corps peut, au sens fort, être alternativement fortifié ou menacé par les différentes manières dont on s'adresse à lui. » p25

Quel intérêt pour comprendre les effets de la parole dans le dispositif psychanalytique ?

La clinique psychanalytique est pleine de témoignages en ce sens. Il existe un traumatisme lié aux paroles insultantes ou dénigrantes qui nous sont adressées. Ces paroles feignent de désigner la totalité de la personne à qui elles sont adressées. Tu es ceci ou cela, dit-on sur un ton péremptoire. Tu es vilain, dit-on aux enfants. Comme tous les autres traumatismes, la scène, ici la parole insultante entendue tourne en boucle et c'est même ainsi qu'on reconnaît qu'il y a eu

traumatisme. Le traumatisme est plus ou moins intense et s'atténue quand le préjudice est reconnu soit par la personne qui a insulté, soit par d'autres consolants.

La clinique du harcèlement sexiste ou raciste, l'insulte sur le nom ou l'apparence physique les enfants ont des effets sur le corps que les patients décrivent. L'insulte peut même produire à la longue une sorte de défense étrange, qui est l'acquisition d'une sorte d'invulnérabilité totale à la parole de l'autre, quelque chose comme « chante toujours tu m'intéresses », cela crée des personnes qui s'enferment dans une sorte de tour d'ivoire dès que les paroles dénigrantes surviennent, jusqu'au moment où le système de défense est dépassé et que la réponse violente survient... Les enfants victimes de harcèlement à l'école décrivent des phénomènes corporels divers... bref l'idée de la vulnérabilité linguistique est une idée excellente, car outre qu'elle nous permet de voir ce qu'il en est du pouvoir des mots, elle est très utile à la clinique psychanalytique. Une de mes patientes me disait, j'éteins l'interrupteur. Quand quelqu'un commençait à l'insulter.

Elle se décrivait alors comme étant hors de son corps et cela avant de finir par être hors d'elle-même et par se mettre en danger de différentes manières. C'est encore plus compliqué, car c'est une personne qui avait été maltraitée dans l'enfance, en acte mais aussi en parole, qui disait que les paroles sont pires que les vraies baffes qu'elles recevaient, et que finalement cela l'avait rendue intolérante à toute forme d'agression verbale.

Tout cela pour dire que le pouvoir des paroles est aussi une construction qui date de l'enfance, ou plutôt la *vulnérabilité linguistique* comme l'appelle Judith Butler a une histoire.

Ensuite quand Judith Butler se demande comment un tel effet des « noms d'oiseaux » sur le corps est-il possible, elle propose l'hypothèse que ce phénomène est en lien avec le fait d'entrer dans la société des humains par la nomination, par le fait de recevoir un nom qui nous désigne.

Et ce fait de recevoir un nom qui nous désigne, en fait qui nous nomme a comme premier effet que nous sommes d'entrée de jeu, dès la naissance dépendant de la manière dont un autre s'adresse à nous.

Le nom donné par un autre, quand il veut nous définir ou nous désigner en nous insultant, serait comme une destruction du premier nom par lequel nous nous reconnaissons être nous.

Vous vous souvenez de l'affaire d'Éric Zemmour et du prénom de Hapsatou Sy à qui Zemmour dit : votre prénom est une insulte à la France. « *Votre mère aurait dû vous appeler Corine, cela vous va bien Corine.* »

On a ici une insulte agrémentée de la position paranoïaque du racisme, qui se décrit comme étant victime d'une agression qu'il fait subir à l'autre.

Et de Zemmour qui devient porte-parole de la France entière.

Autre citation :

« Pourquoi les noms que reçoivent le sujet semblent-ils, lorsqu'ils sont injurieux, instiller en lui la peur de la mort et l'incertitude quant à ses possibilités de survie ? Pourquoi une simple adresse linguistique produirait-elle en réponse une semblable peur ? N'est-ce pas que l'adresse rappelle et reproduit les adresses constitutives qui ont donné et continue de donner l'existence ? Ainsi, faire l'objet d'une adresse, ce n'est pas seulement être reconnu pour ce que l'on est déjà, c'est aussi se voir conférer le terme même par lequel la reconnaissance de l'existence devient possible. On ne commence à « exister » qu'en vertu de cette dépendance fondamentale à

l'égard de l'adresse de l'Autre. On existe non seulement parce qu'on est reconnu, mais plus fondamentalement parce qu'on est reconnaissable. Les termes qui facilitent la reconnaissance sont eux-mêmes conventionnels, ils sont eux-mêmes les effets et les instruments d'un rituel social qui décide souvent par le recours à l'exclusion et à la violence, des conditions linguistiques de la formation de sujets viables.

Si le langage peut fortifier le corps, il peut aussi menacer son existence. Ainsi, la question du caractère menaçant du langage paraît liée à la dépendance originelle de tout être parlant à l'égard de l'adresse constitutive ou interpellative de l'Autre. » p26

L'homosexualité dans l'armée américaine

Un peu plus loin, Judith Butler soumet à l'analyse le texte d'un règlement de l'armée américaine à propos de l'homosexualité, en démonte le mécanisme d'action, et introduit l'idée qu'il semble pouvoir exister au moins pour l'armée des mots contagieux. Le mot potentiellement contagieux pour l'armée est alors rendu tabou.

Je cite :

« L'orientation sexuelle n'est pas un obstacle à l'appartenance à l'armée, à moins qu'elle ne soit manifestée par une conduite homosexuelle. L'armée congédiera ceux de ses membres qui se livreront à des conduites homosexuelles, sachant que l'on entend par « conduites homosexuelles » : accomplir un acte homosexuel, déclarer que l'on est homosexuel ou bi sexuel, contracter un mariage ou tenter de se marier à quelqu'un du même genre. »

La déclaration de l'orientation sexuelle est assimilée à une conduite homosexuelle. Cette déclaration détiendrait le pouvoir d'être ce que le discours dit, non pas une représentation de l'homosexualité, mais un acte homosexuel et dans ce cas, par conséquent une infraction à la loi de l'armée américaine.

L'armée américaine attribue donc à la déclaration d'homosexualité une sorte de caractère performatif.

Dire l'homosexualité est exactement identique à accomplir un acte homosexuel au sein de l'armée.

Comment cette idée est-elle possible ?

Comment une pensée telle fonctionne-t-elle ?

Voici les hypothèses de Judith Butler :

« L'affirmation je suis homosexuel est interprétée, dans une sorte de fabulation, comme je vous désire sexuellement. Une intention, un désir est de fait attribué à l'affirmation, ou l'affirmation est elle-même investie du pouvoir contagieux du mot magique : l'entendre, c'est ainsi contracter la sexualité à laquelle elle se réfère. »

On voit se profiler la question du désir. Le mot représentant de la déclaration du désir risque de se révéler contagieux. Le mot est investi de pouvoirs magiques, vous voyez la magie revient.

Judith Butler pour comprendre cet étrange règlement, fait alors appel à Freud et à la métaphore de la contagion utilisée dans Totem et Tabou.

« Le tabou est une prohibition... imposée du dehors par une autorité et dirigée contre les désirs les plus intenses de l'homme. La tendance à la transgresser persiste dans son inconscient ; les hommes qui obéissent au tabou sont ambivalents à l'égard de ce qui est tabou. La force magique, attribuée au tabou, se réduit au pouvoir qu'il possède d'induire l'homme en tentation : elle se comporte comme une contagion, parce que l'exemple est toujours contagieux et que le désir défendu se déplace dans l'inconscient sur un autre objet... »

Freud affirme en effet que *« L'homme qui a enfreint un tabou devient tabou lui-même, car il possède la faculté dangereuse d'inciter les autres à suivre son exemple. Pourquoi ce qui est défendu aux autres lui serait-il permis ? Il est donc réellement contagieux, pour autant que son exemple pousse à l'imitation. »*

Tout cela est encore développé dans le livre de Judith Butler avec cette manière qu'elle a d'examiner tous les aspects d'un problème, ses références à la psychanalyse sont fréquentes bien qu'elle soit critique du discours psychanalytique au sujet de l'homosexualité particulièrement. Je ne peux pas développer ici, cet aspect de la question. Mais elle ne jette pas le bébé avec l'eau du bain.

Tout cela évoque la novlangue d'Orwell, où pour supprimer la pensée on supprime des mots.

Conclusion

Ainsi, dans le dispositif de la cure psychanalytique, la parole est le seul outil, avec ses failles, ses lapsus, ses approximations et ses malentendus, sa vérité aussi qui n'est pas celle des faits tels qu'on les enregistre dans une enquête de police, mais qui est notre parole ancrée dans notre histoire avec ses affects d'amour, de colère..., et qu'il est possible d'aller déposer en vrac dans l'oreille de quelqu'un qui est là pour la recevoir. C'est le sens de ce *don de la parole* dont parlait Lacan en citant les Upanishads.

Aussi, voici la question où m'ont menée le labyrinthe où je vous ai conviés en commençant :

La crise de la psychanalyse aujourd'hui, cette disgrâce qui semble l'atteindre peut-elle être mise en lien avec une crise des pouvoirs de la parole, pouvoirs que notre propre parole aurait sur nous-mêmes ?

Plus largement, dans les débats qui agitent notre monde, trouve-t-on aujourd'hui quelques échos à cette idée d'une crise des pouvoirs de la parole ?

Autrement dit : à cette crise des pouvoirs de la parole humaine, mais il n'y en a pas d'autre puisqu'il n'y a plus de parole de dieu, et que les animaux ne parlent que dans les contes, trouvent-on, dans le champ social, quelques allusions et quelques échos ?

On voit bien qu'aujourd'hui la spécificité humaine de la parole est prise entre les ambitions de l'intelligence artificielle de rivaliser avec elle et les désirs des défenseurs des animaux de refuser la particularité qu'ont les êtres humains d'être comme dit Lacan *des parlêtres*.

Les notions de spécisme et d'antispécisme touchent à cela.

Un journaliste qui faisait une interview du biologiste Alain Prochiantz disait :

« Tantôt on dit que l'intelligence artificielle est appelée à nous surpasser et qu'elle pourrait acquérir une certaine forme de conscience. Tantôt on nous dit que nous ne serions que des singes et que la frontière entre nous et les singes ne serait que l'alibi de notre domination. »

J'ai noté que le biologiste Alain Prochiantz avait écrit récemment *Singe, toi-même* et le philosophe Etienne Bimbenet *Le complexe des trois singes*. Ces textes sont dits par leurs auteurs être en défense de cette spécificité humaine que Lacan appelait *le parlêtre* et cela dès avant même que nous naissions.

J'ai de la lecture ...

Je vous remercie.

Joëlle Molina. Avignon le 27 février 2020 . Pour le site de l'UPA.

Avec les interventions

pour la première partie de Madira Sardancourt et Jean Robert Alcaras

et pour la deuxième partie de Madira Sardancourt, Jacopo Pasquali, Laïla Commin-Allié et François Riether que je remercie toutes et tous.